

# LE TROUBADOUR GUIRAUT RIQUIER DE NARBONNE ET LES CATALANS, par J. ANGLADE.



LE nom de Guiraut Riquier, troubadour de la deuxième partie du XIII<sup>e</sup> siècle, doit être cher aux Catalans. C'est en effet à ce poète narbonnais que l'on doit un des éloges les plus vifs que les troubadours aient écrits des Catalans et de la Catalogne. On lira plus loin cette jolie poésie, d'un rythme brillant et d'une facture élégante. Mais on nous permettra auparavant de dire quelques mots de son auteur, et de montrer ensuite que seules peut-être les circonstances l'ont empêché de jouer à la Cour d'En Jaume el Conqueridor le rôle qu'il a joué pendant près de dix ans à la Cour d'Alfonso el Sabio.

Guiraut Riquier <sup>(1)</sup> naquit à Narbonne dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle; il mourut après 1292. Sa première chanson datée est de 1254. Il nous reste de lui plus de dix mille vers <sup>(2)</sup>: chansons, sirventés, tensons, retroenchas, pastourelles et surtout poésies morales, didactiques et religieuses.

Celui qu'on a souvent appelé le «dernier troubadour» ne fut pas un novateur à proprement parler. Ce fut un poète habile, agréable, d'un style facile, d'une subtilité souvent ingénieuse. Et il n'a pas été sans éloquence dans ses plaintes sur la décadence de la poésie provençale.

Il a chanté d'abord les vicomtes de Narbonne et quelques seigneurs voisins, puis le comte de Rodez, Henri II (mort en 1302), un des derniers protecteurs des troubadours. Entre temps il avait passé près de dix ans à la cour de Castille (1270-1280 environ), où il avait été le favori d'Alphonse le Savant. Il fut en relations avec plusieurs troubadours de son temps, en particulier avec Guillem' de Mur, que Milà y Fontanals veut faire catalan <sup>(3)</sup>, avec Paulet (de Marseille) et probablement avec Serveri de Girone. Nous savons en effet que celui-ci fréquenta la Cour du comte de Rodez, Henri II, à laquelle il semble que se soient trouvés réunis la plupart des troubadours de la décadence <sup>(4)</sup>. La publication, que nous souhaitons très prochaine, des œuvres du grand troubadour catalan nous permettra sans doute de mieux connaître cette école de Rodez qui

(1) Cf. notre étude *Le Troubadour Guiraut Riquier*, Paris, [H. Champion], 1905.

(2) Mahn, *Werke der Troubadours*, Tome IV, Berlin-Paris, 1853.

(3) Sans raison suffisante d'ailleurs. Milà le fait originaire d'Aragon, de la famille de Pallars (*De los trovadores en España*, p. 372). G. de Mur est sans doute de Mur-de-Barrez, dans l'Aveyron.

(4) Si mes souvenirs sont exacts, plusieurs chansons du Chansonnier de Barcelone (ancien Chansonnier Gil) sont adressées au comte de Rodez. Cf. en tout cas notre étude, p. 176.

a précédé l'école toulousaine du XIV<sup>e</sup> siècle et qui n'a pas été, peut-être, sans influence sur l'esprit de cette dernière, et par suite sur l'esprit de l'école catalane.

\*  
\* \*

Lorsque Guiraut Riquier commença à composer ses chansons (1254), le roi Jaume El Conqueridor était déjà célèbre parmi les troubadours par sa libéralité. On sait par sa Chronique qu'un grand nombre de jongleurs (et beaucoup de troubadours, comme on verra plus loin, étaient compris dans cette appellation) l'accompagnaient dans ses déplacements. Guiraut Riquier, qui paraît n'avoir pas eu trop à se louer de son protecteur Aimeri IV, vicomte de Narbonne, eut l'occasion de voir le Conqueridor, pendant un séjour que le roi d'Aragon faisait dans sa «bonne ville» de Montpellier. Riquier était probablement un troubadour besogneux, comme le furent la plupart des troubadours de la décadence. Et ce fut sans doute un motif intéressé qui l'amena à Montpellier. Une de ses tençons avec Guillem de Mur nous a laissé un curieux écho de cette entrevue. Elle nous montre «l'état d'âme» de deux pauvres poètes du XIII<sup>e</sup> siècle dont l'imagination et le talent étaient plus riches que la bourse.

En voici le texte et la traduction:

- Guilhem de Mur, que cuja far <sup>(1)</sup>  
 Le franc rey d'Aragon de nos,  
 Pus que l'avem trobat joyos ?  
 Que mot me fay meravilhar,  
 5 Car no'ns a dat a Monpeslier;  
 Qu'el sap c'a mi a gran mestier,  
 Si'l sove co s'es captengutz vas me,  
 Per que, si'l play, esmendar m'o pot be.
- Lo valen rey nos vol menar,  
 10 En Guiraut, vas Mursi' abdos,  
 Per fort bonas doas razos:  
 E vol que l'anem ajudar  
 Cascus en loc de soudadier,  
 Car em grant e fort e sobrier;  
 15 L'autra, per so car fara'ns lay gran be,  
 Amicx Guiraut, cant aurem fag per que.

Guillem de Mur, que pense faire de nous le noble roi d'Aragon, puisque nous l'avons trouvé de bonne humeur? Je suis très étonné qu'il ne nous ait fait aucun don à Montpellier; il sait pourtant que j'en ai grand besoin; s'il se souvient comment il s'est comporté envers moi, il peut bien, s'il lui plaît, me venir en aide.

Guiraut, le vaillant roi nous veut mener tous deux vers Murcie; et cela pour deux fort bonnes raisons: d'abord il veut que nous allions l'aider comme soldats; car nous sommes grands, forts et vaillants; de plus il nous fera là-bas grand bien, quand nous aurons fait notre devoir.

(1) Texte de l'édition Pfaff in Mahn, *Werke der Troubadours*, Tome IV, p. 237, sauf les corrections imprimées en italique. D'après l'usage de Guiraut Riquier il faudrait rétablir les cas sujets: *lo francs reys, lo valens reys*, etc.

Guilhem, le reys lay fay anar  
 Selh que son d'armas coratjos,  
 E non es de mi ni de vos  
 20 Fag d'armas ni de nullh joglar;  
 Ni aras per sol alegrier  
 Non la'ns vol, mas si el conquer,  
 Cant er tornatz, nos <sup>(1)</sup> dara tant, so cre,  
 Qu'en serem rixx, per qu'eras no'ns don re.

25 Ges no'm pot far desconortar,  
 Qu'e'l sieu segre no'ns sia pros;  
 E si'ns tratz un petit sos dos,  
 E nos fa dos tans trebalhar  
 C'als autres, ie'm pens, per loguier  
 30 N'ayam doblenc <sup>(2)</sup>, Guiraut Riquier.  
 Sol contra selhs que mescrezon la fe  
 Aiam quecx cor, segon com lo cors ve <sup>(3)</sup>.

Guilhem, vos en voletz trotier  
 Aver e pastor e bovier  
 35 Dels Sarrazis, e'l rey dara lo'us be;  
 Qu'ieu remanrai, car non a'n obs a me.

Guiraut, sol que'm don bon destrier  
 Lo reys e rossi e saumier  
 E l'autre arnes c'al mieu par se cove,  
 40 Yeu l'anarai per mantener la fe.

Guillem, le roi envoie là-bas ceux qui sont couragcux aux armes; le métier militaire ne plaît ni à vous ni à moi ni à aucun jongleur. Il ne nous veut pas emmener pour sa seule distraction, mais, s'il est vainqueur, à son retour il nous fera, je crois, des largesses suffisantes pour nous rendre riches: c'est pourquoi il ne nous donne rien maintenant.

Rien ne peut me décourager (et me faire croire) qu'il n'y ait pas profit à le suivre; s'il retarde un peu ses largesses et s'il nous fait deux fois plus travailler que les autres, c'est, d'après moi, pour que nous en ayons double récompense, pourvu seulement que nous ayons contre les mécréants le courage nécessaire (?).

Guillem, vous voulez avoir du roi cheval de trot, pâtre et bouvier pris aux Sarrazins; le roi vous les donnera bien; quant à moi je resterai ici, car je n'en ai pas besoin.

Guiraut, pourvu que le roi me donne un bon cheval de selle, un cheval de charge et un autre costume qui convienne à un homme de mon rang, j'irai là-bas pour maintenir la foi.

Ainsi nos deux poètes étaient venus voir le roi d'Aragon à Montpellier et l'avaient trouvé de bonne humeur. Le roi se montra particulièrement bienveillant pour Guiraut Riquier, si on en croit son témoignage. Celui-ci lui avait exposé sa détresse et s'attendait bien, après sa requête, à quelque faveur royale. Il semble qu'il n'en ait rien été.

Guillem de Mur, qui paraît avoir été doué d'une imagination fertile et d'un caractère original, trouva facilement l'explication de cet oubli. Le roi, dit-il, veut les emmener comme soldats à l'expédition qu'il prépare contre Murcie et leur donner après la victoire la récompense qu'ils auront méritée. Cette expli-

(1) Pfaff uos.

(2) Pfaff dobl' en.

(3) Lire segon com o (ou lo) conve (cove)? Faut-il lire quecx cors (cursus) = courons chacun contre les mécréants?

cation n'avait rien d'invraisemblable, car, après l'expédition, plusieurs troubadours reçurent, comme les chevaliers, une partie des biens des vaincus (1).

Riquier ne partage pas la vantardise de son interlocuteur, mais il partage ses illusions. Guillem est d'ailleurs plus tenace que lui dans ses espérances. Ses goûts sont bien différents de ceux de Riquier. «Vous voulez, lui dit celui-ci, qu'on vous donne cheval de trot, berger et bouvier pris aux Sarrasins; le roi vous les donnera. C'est bien cela, conclut Guillem de Mur; pourvu que le roi me donne un bon destrier, un roncín et un cheval de bât, j'irai là-bas pour maintenir la foi.» Ce dernier trait convient très bien au caractère de ce jongleur matamore, qui adressait plus tard une demande du même genre au comte de Rodez.

Nous croyons pouvoir assigner à cette tenson la date de 1265. Les allusions historiques qu'elle contient s'accordent assez bien avec les récits des historiens de Jacme le Conquérant. Muntaner a longuement raconté comment le roi de Castille et son beau-père, le roi d'Aragon, s'entendirent pour faire la *reconquista* de Murcie. L'infant Pierre fut chargé de faire une sorte de reconnaissance générale dans ce royaume Sarrasin; après quoi il vint rendre compte à son père. Comme le roi lui demandait son avis sur l'opportunité de l'expédition, son fils lui conseilla d'attendre quelque temps. «Allez visiter, dit-il à son père, l'Aragon, la Catalogne et Montpellier; au bout d'un an vous pourrez revenir à Valence; vous marcherez ensuite sur Murcie.» (2). «Le roi, continue Muntaner, s'en alla en Aragon, en Catalogne et à Montpellier.» «Au temps fixé, ajoute-t-il, le roi se rendit dans le royaume de Valence (c'était là que l'infant Pierre lui avait donné rendez-vous); il pénétra ensuite dans le royaume de Murcie.» Murcie fut prise en février 1266. «Au temps fixé», c'est au mois d'avril, vers le milieu de 1265. Le voyage à Montpellier se placerait donc entre 1264 et avril 1265. Ce serait, si notre conclusion était exacte, pendant cette visite du roi d'Aragon que Riquier le vit et sa tenson serait de peu postérieure à l'entrevue.

«A partir de l'amnistie de 1258, dit A. Germain (*Histoire de la Commune de Montpellier*, II, 30, 31), Jayme ne se fait pas faute de revenir à Montpellier. Il y assista en 1262 au mariage de son fils aîné.» De Tourtoulon ne cite lui aussi, avant la prise de Murcie, que ce voyage de 1262. Il serait possible que Riquier ait vu le roi à cette occasion: mais les termes de sa tenson paraissent indiquer que l'expédition de Murcie est imminente. Si le témoignage de Muntaner est exact (les autres chroniqueurs ne parlent pas de ce voyage), la date de 1265 conviendrait parfaitement. Le Conqueridor n'avait pas fait à Guiraut Riquier l'accueil auquel celui-ci s'attendait; il vieillissait d'ailleurs et avait, depuis longtemps sans doute, ses poètes favoris, parmi lesquels se trouvaient au premier rang Serveri de Girone et surtout N'At de Mons.

(1) Cf. de Tourtoulon, *Les Français aux expéditions de Majorque et de Valence*. (Extrait de la *Revue Héraldique*, 1865-66 ?), p. 8. G. de Avinione, jongleur; p. 17. B. Carbonel (?); p. 35, Mathieu de Quercy.

(2) Muntaner, ch. XIV, XV, XVI, ap. Buchon.

Riquier ne le nomma jamais plus dans ses vers. Mais il essaya quelques années plus tard de se faire protéger par le fils aîné du roi, Don Peire. Celui-ci avait hérité du goût de son père pour la poésie <sup>(1)</sup>. Le troubadour Paulet de Marseille paraît avoir été un des premiers à faire son éloge; dans sa pastourelle, composée en 1265-1266, au moment même où l'infant remplaçait son père, il l'assurait que les Provençaux seraient heureux de l'avoir pour seigneur. Il en parlait en termes enthousiastes: «Il est riche, jeune, fort et grand; on le trouve beau et bon.» (V. 61-62.) Et Paulet de Marseille lui demandait d'honorer les «exilés» (*faidits*) de Provence. Riquier devait connaître, par ses relations avec Paulet de Marseille et Guillem de Mur, la libéralité de l'infant. Il pouvait espérer avoir plus de succès auprès du jeune prince qu'auprès du roi vieillissant. En 1268 il lui dédia une de ses chansons.

LA XIII<sup>a</sup> CANSON D'EN GR. RIQUIER, L'AN MCCLXVIII <sup>(2)</sup>

De far chanson suy marritz,  
 Non que sabers m'en sofranha  
 Ni razos, ni res que y tanha,  
 Mas quar chans non es grazitz  
 5 Ni dompneys ni guays solatz,  
*Per gaire* <sup>(3)</sup> ni faitz honratz,  
 E quar sylh no'm vol valer,  
 Qu'ieu dezir ses vil voler.

Qu'ieu dezir ses vil voler  
 10 De lieys que no'm fos estranha  
 Pus que a selhs d'Alamanha,  
 Ni ja no'm fes pus plazer.  
 Sol pus li'm suy autreyatz,  
 Que'm tengues per sieu, assatz  
 15 Fora mos dezirs complitz,  
 Tant m'es sos pretz abellitz.

Tant m'es sos pretz abellitz,  
 Qu'ab lieys me play que remanha;  
 Quar tals lauzors lo companha,  
 20 Qu'ab bon grat es enantitz.

Je suis triste de faire une chanson: non que le talent me manque, pas plus que le sujet ni rien de ce qui se rapporte au chant, mais parce qu'on n'estime guère ni chant, ni galanterie, ni gais entretiens, ni actions d'honneur et parce que celle que je désire, sans la moindre pensée basse, ne veut pas m'être agréable.

Je voudrais, sans vile pensée, qu'elle ne me fût pas aussi étrangère qu'aux gens d'Allemagne et qu'elle ne me donnât désormais aucun plaisir. Puisque je me suis donné à elle, pourvu seulement qu'elle me regardât comme sien, mes desirs seraient accomplis, tellement son mérite me plaît.

Son mérite me plaît tellement que je serais heureux de rester avec elle; cette bonne réputation est accompagnée de telles louanges qu'elle s'accroît justement. Et comme c'est à son amour que je dois ce savoir, qui m'a fait vraiment l'ami des bons connaisseurs, j'ai bien assez de talent.

(1) On trouve dans son entourage Paulet (de Marseille), Serveri de Girone et l'énigmatique *Trobaire de Villarnaut*; cf. J. Miret y Sans, *Viatges de l'Infant En Pere, fill de Jaume I, en els anys 1268 y 1269*; Barcelona, *L'Avenç*, 1908.

(2) Ed. Pfaff, p. 22.

(3) Pfaff *pregaire*.

E quar per s'amor m'es datz  
 Sabers, ab que suy privatz  
 Dels pros entendens per ver,  
 Doncx assatz ai per saber.

25 Doncx assatz ai per saber,  
 Si grat dels pros me gasanha,  
 E no's tanh qu'ieu me complanha  
 De midons, quar part dever  
 Suy per lieys gazardonatz.

30 Per lieys? E cum tanh li'n gratz?  
 Hoc: quar per lieys suy aizitz  
 D'amor, qu'al saber m'es guitz.

D'amor, qu'al saber m'es guitz  
 E'm garda de vil barganha,  
 35 Tenc dous dezir, on se banha  
 Mos pessamens esjauzitz  
 Endreg lieys on es beutatz  
 E lauzors e pretz prezatz;  
 So es, qu'ilh pogues aver  
 40 Mai grat e laus e poder.

Ha! Belhs Deportz sobronratz  
 Sol que per vostre'm tenhatz,  
 E chans cobre son dever,  
 Del mon aurai mon voler.

45 A l'Efant d'Aragon platz,  
 Don Peire, chans e solatz,  
 Tan que per pretz mantener  
 Efortsa gent son poder.

J'ai bien assez de talent, s'il me vaut la sympathie des grands et il ne convient pas que je me plaigne de ma dame, car elle m'a récompensé au-delà de ce qu'elle me devait. Elle? et en quoi ma reconnaissance lui en est-elle due? Oui, parce que c'est elle qui m'a fait connaître l'amour et que l'amour m'a conduit au talent.

D'amour, qui a fait naître mon talent et qui me garde de mauvaises actions, je tiens le doux désir où se baigne ma pensée joyeuse qui va à celle dont on loue la beauté, la réputation et l'honneur; plutôt à Dieu qu'elle pût avoir plus de renommée et de pouvoir!

Ah! Beau Déport <sup>(1)</sup> très honoré, pourvu que vous me regardiez comme votre homme lige et que la poésie recouvre l'honneur qui lui est dû, j'aurai tout ce que je désire au monde.

A l'Infant d'Aragon, Don Peire, plaisent les chants et les gais entretiens, au point que, pour maintenir sa réputation, il augmente vaillamment son pouvoir.

Il ne semble pas que l'infant Pierre ait été très sensible aux flatteries de Guiraut Riquier. Celui-ci ne lui en adressa plus et chercha à se faire admettre à la cour du roi de Castille. La famille des vicomtes de Narbonne était apparentée à l'illustre famille espagnole des Lara. De nombreux mariages avaient resserré les liens qui existaient déjà, et les vicomtes de Narbonne, par de fréquents voyages à la cour de Castille, maintenaient les relations que le sang avait créées. Les occasions ne manquaient pas à Riquier d'entendre célébrer la libéralité et

(1) C'est le *senhal*, le pseudonyme sous lequel Guiraut Riquier désigne constamment sa «dame», probablement Philippa d'Anduze, vicomtesse de Narbonne, chantée aussi par le *Trobaire de Villarnaut*.

la magnificence d'Alfonso el Sabio. Mais avant d'être admis auprès du roi savant, il essaya pour la troisième fois de capter la faveur du roi d'Aragon ou de l'infant Pierre. Car je ne sais à quel autre mobile il faudrait attribuer la jolie *retroencha* suivante, qui est bien le plus bel éloge qu'un troubadour méridional ait écrit de la Catalogne et des Catalans.

## LA PRIMEIRA RETROENCHA (1) D'EN GR. RIQUIER FACHA EN L'AN MCCLXX

Pus astres no m'es donatz  
 Que de midons bes m'eschaya,  
 Ni nulhs mos plazers no'l platz,  
 Ni ai poder que'm n'estraya,  
 5 Ops m'es qu'ieu sia fondatz  
 En via d'amor veraya:  
 E puesc n'apenre assatz  
 En Cataluenha la gaya  
 Entre'ls Catalans valens  
 10 E las donas avinens.

Quar dompneys, pretz e valors,  
 Joys e gratz e cortezia,  
 Sens e sabers et honors,  
 Belhs parlars, bella paria  
 15 E larguesa et amors,  
 Conoyssensa e cundia  
 Troban mantenh e secors  
 En Cataluenha a tria,  
 Entre'ls Catalans valens  
 20 E las donas avinens.

Per qu'ieu ai tot mon acort,  
 Que d'elhs lurs costums aprenda,  
 Per tal qu'a mon Belh Deport  
 Done razon, que m'entenda,  
 25 Que non ai autre conort,  
 Que de murir me defenda,  
 Et ai cor per penre port,  
 Qu'en Cataluenha atenda,  
 Entre'ls Catalans valens  
 30 E las donas avinens.

Puisque mon étoile n'a pas voulu que de ma dame me vienne aucun bien, puisque rien de ce qui causerait ma joie ne lui plaît et que je n'ai pas le pouvoir de m'arracher à son amour, il est nécessaire que je me mette dans la voie de l'amour véritable et, en fait d'amour, je puis apprendre beaucoup dans la gaie Catalogne, parmi les Catalans vaillants et les femmes avenantes.

Car galanterie, mérite et valeur, joie, reconnaissance et courtoisie, intelligence, talent et honneur, beau langage et bel accueil, libéralité et amour, science et gentillesse, toutes ces qualités trouvent abondamment secours et appui en Catalogne, parmi les Catalans vaillants et les femmes avenantes.

Aussi suis-je décidé à prendre d'eux leurs coutumes, de manière à me faire entendre de Beau Déport; car je n'ai pas d'autre consolation qui me protège contre la mort; et c'est pour me sauver que je veux aller en Catalogne, au milieu des Catalans vaillants et des femmes avenantes.

(1) La *retroencha* est un genre lyrique dont il reste peu d'exemples en ancien provençal et en ancien français; la forme française est *rolrouenge*. L'étymologie du mot est obscure. Ed. Pfaff, p. 80.

E s'ieu entre'lhs non aprenc  
 So per qu'amors guazardona  
 Servir als sieus, don dan prenc,  
 No y a mas, qu'om me rebona;  
 35 Quar tant d'afanc ne sostenc,  
 Que m'a gitat de Narbona,  
 E per gandar via tenc  
 En Cataluenha la bona,  
 Entre'ls Catalans valens  
 40 E las donas avinens.

Tan suy d'apenre raissos  
 So que d'amar ai fallensa,  
 Que nulhs pessars no m'es bos  
 May selh qu'als verays agensa;  
 45 E quar no'l say ad estros,  
 Vau per bona entendensa  
 Querre e trobar cochos  
 En Cataluenha valensa,  
 Entre'ls Catalans valens  
 50 E las donas avinens.

Et si, parmi eux, je n'apprends pas les bonnes manières qui font qu'amour — cause de mes malheurs — récompense ses bons serviteurs, il n'y a plus qu'à m'enterrer. Car l'amour m'a donné tant d'ennuis qu'il m'a chassé de Narbonne. Et pour me sauver je m'en vais dans la bonne Catalogne, au milieu des Catalans vaillants et des femmes avenantes.

Je suis si désireux d'apprendre ce qui manque à ma science de l'amour qu'aucun penser ne me plaît sauf celui qui plaît aux bons. Et, dans mon ignorance, pour l'apprendre bien vite, je m'en vais chercher et trouver rapidement la vaillance, en Catalogne, au milieu des Catalans vaillants et des femmes avenantes.

On n'aura pas de peine à admirer le tour élégant et facile de cette poésie. La plupart des qualités de Guiraut Riquier s'y trouvent réunies. Le «dernier troubadour» est un versificateur habile, digne héritier d'une race de poètes chez lesquels la «forme» a été cultivée avec amour. Mais il nous semble que cette poésie est mieux qu'un joli exercice littéraire; c'est, dans son genre, un curieux document où se trouvent mises en relief les qualités qui ont valu à la Catalogne une place si importante dans l'histoire de la civilisation du Midi de l'Europe. La douceur des mœurs, le goût des choses de l'intelligence, le culte de la poésie, l'amour du beau langage, la vaillance et la courtoisie, qualités inséparables à cette époque, tout cela a contribué à faire de la Catalogne, pendant le règne de Jacques I, une terre d'élection. Notre poète n'exagère rien; son témoignage se trouve confirmé par les témoignages des historiens que M. de Tourtoulon a très bien résumés dans le passage suivant: «Si l'on joint à ces avantages la loyauté, la franchise et la cordialité des mœurs aragonaises et catalanes... on ne sera pas surpris de voir des habitants de toutes les parties du monde civilisé venir demander à ces belles et industrieuses contrées l'espérance d'un brillant avenir et l'oubli d'un passé malheureux» (1).

(1) De Tourtoulon, *Jacme 1<sup>er</sup> le Conquérant*, II, 465.

Riquier n'a pas été le premier troubadour qui ait vanté les qualités des catalans et des catalanes. Les allusions à leur bonne humeur et à leur courtoisie sont nombreuses dans les poésies des troubadours et il y aurait intérêt à les réunir toutes<sup>(1)</sup>. Bertran de Born, voulant louer la manière agréable dont sa dame s'entretenait avec lui, la compare à une Catalane.

Et de solatz mi semblet Catalana (Gr. 19, 31)

S'indigne-t-il contre un comte peu galant, qui n'a pas osé aller assister à un rendez-vous, il lui oppose comme modèle de courtoisie la coutume de Catalogne<sup>(2)</sup>. Dans la nouvelle allégorique de Peire Guillem<sup>(3)</sup>, les deux voyageurs viennent de Catalogne, où il y a plus de gentilshommes que de paysans. Mais aucun troubadour n'a fait un éloge aussi complet et aussi général; cette poésie de Guiraut Riquier, quel que soit le mobile qui la lui a dictée, est unique en son genre.

Il faut ajouter que Riquier a glorifié en une autre occasion la courtoisie et la galanterie des catalans. Dans une tenson avec Jaufre de Pons<sup>(4)</sup>, grand seigneur et troubadour, son interlocuteur lui demande quel est le pays où *dompneys* est le plus honoré. Voici la réponse de Guiraut Riquier:

Senh' En Jaufre, be's cove  
Que'us sia tost per mi digz  
Mos semblans, on se mante  
Domneys pus ab faitz chautitz.  
Entre'ls Catalans mays renha  
Domneis ab faitz agradans,  
C'usquecx ab joi s'i adressa  
Fazen totz faitz benestans.

Seigneur Jaufre, il convient bien que je vous dise rapidement mon opinion, pour savoir où se maintient le mieux la galanterie et la politesse. C'est parmi les Catalans que ces deux qualités règnent le plus et chacun s'y exerce gaiement en y conformant toutes ses actions.

Il semble qu'aucun de ces hommes vaillants et de ces Catalanes aimables dont Riquier a chanté les qualités n'aient essayé de retenir ou d'appeler en Catalogne le dernier troubadour. Riquier s'en alla à la cour du roi de Castille,

(1) Cf. la deuxième note additionnelle à la fin de notre article.

(2) Gr. 39, 6.

(3) Mahn, *Werde der Troubadours*, T. I.

(4) Je ne sais si cette tenson est antérieure ou postérieure à la *retroencha*. Je serais porté à la croire antérieure.

On a supposé (Lowinsky, *Zum geistlichen Kunstlied*, p. 37) que Riquier avait connu le troubadour catalan Serveri de Girone, à la cour du Vicomte de Rodez; que Serveri lui avait vanté son pays, et que Riquier, enthousiasmé, l'avait accompagné en Catalogne et avait écrit pour lui faire plaisir sa *retroencha*. Il est possible aussi qu'il faille chercher un mobile plus intéressé: par exemple, le désir de plaire au roi, à l'infant, ou à quelques-uns de ces grands, qui, en Catalogne, comme dans le Midi de la France, mettaient leur gloire à honorer la poésie et à protéger les poètes. Nous en connaissons quelques-uns; la publication des poésies de Serveri de Girone nous en fera connaître d'autres.

On sait qu'il existe une tenson entre les troubadours Albert et Le Moine où le mot *Catalan* est entendu dans un sens très large: il représente les habitants de la Gascogne, de la Provence, du Limousin, de l'Auvergne et du Viennois (Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, 1<sup>re</sup> édit., p. 131). Je ne sais comment se justifie cette extension de sens du mot *Catalan*.

auprès duquel il dut trouver un excellent accueil, car il y resta près de dix ans. C'est à sa cour qu'il composa (1274) la célèbre *supplicatio* au sujet du nom des jongleurs. Riquier, dans cette longue composition (861 vers), aussi curieuse pour l'histoire des mœurs que pour l'histoire littéraire, demande que le roi établisse des distinctions dans le monde des poètes et que les noms de *trobador* et de *joglar* désignent des catégories distinctes. Nous avons longuement étudié ailleurs cette composition et la réponse que fit le roi et qui est sans aucune doute due à Guiraut Riquier lui-même. Nous avons pu montrer que certaines dispositions des *Siete Partidas* avaient peut-être donné à Guiraut Riquier l'idée première de sa *supplicatio*. Il serait intéressant de rechercher quel fut, pour la même époque, l'état des jongleurs et des troubadours en Catalogne et en Aragon. Quelques documents intéressants à ce sujet se trouvent réunis dans le volume de notre collègue et ami, M. Rubió y Lluch, *Documents per la historia de la cultura catalana mitg-aval* (Barcelone, 1908). Nous souhaiterions que soit lui-même, soit quelqu'un de ces jeunes gens pleins de zèle et dressés aux bonnes méthodes qui seront dans quelque temps l'orgueil de la nouvelle école philologique catalane, continuent ces études. On aurait ainsi les matériaux nécessaires pour une étude d'ensemble sur l'état des jongleurs en Espagne, en attendant qu'on nous donnât une étude plus générale sur l'état des jongleurs en Europe.

\*  
\* \*

Riquier eut l'occasion de s'occuper incidemment de l'Infant En Peire, devenu roi à la mort du Conqueridor. C'est dans un sirventés historique de 1280 qu'il en est question. Riquier venait sans doute de quitter l'Espagne. La situation d'Alfonse X devenait de plus en plus mauvaise. L'année 1277 avait été marquée pour lui par de graves chagrins domestiques. Les Infants de la Cerda se trouvaient sous la protection de leur grand-mère Doña Violante. Celle-ci, craignant pour leur sécurité, partit avec eux, à l'insu du roi, pour aller se réfugier auprès de son frère Pierre III d'Aragon (1278). Les affaires allaient de mal en pis pour le monarque vieillissant: il avait à craindre les Maures, son propre fils, Don Sanche, qui s'était révolté et Philippe le Hardi.

L'intervention du pape sembla un moment le tirer d'embarras. C'est à propos de l'entrevue de Bayonne (1280) ménagée par le pape entre Alfonse X et les envoyés de Philippe le Hardi que Riquier composa un intéressant sirventés dont nous extrayons les strophes suivantes:

(Lo XIII.) VERS D'EN GR. RIQUIER, L'AN MCCLXXX (EN DECEMBRE) (1)

S'ieu ja trobat non agues  
Tantas de bonas razos,  
Auch en cort del rey N'Anfos.....

Qu'er aug qu'elh e'l rey Frances,  
Don cujava esser tensos,  
Veyrem acordar amdos;  
Que'l princeps, que senhers es  
Dels Proensals, n'es auzitz,  
E crey que n'er obeitz;  
Quar dreytz e patz l'an sabor,  
E par qu'ab nostre senhor  
O pot tot leu endressar.

Plazer deu al rey Engles  
Lurs acortz, quar sospeyssos  
Non l'an, e plagra'm que y fos  
Elh e'l reys Aragones,  
Qu'ab valor s'es enantitz;  
Q'usquecx deu esser aizitz  
De voler l'acort de lor.  
E'l rey N'Anfos per vigor  
Poiran Granada levar.

Be'm play, quar l'onratz marques  
De Monferrat cabalos  
Al rey fa present joyos;  
Mas ans de lui tal lo pres  
Que's n'es d'onor enantitz  
E de poder afortitz....

Si je n'avais pas écrit tant de belles compositions, j'apprends que maintenant les sujets ne me manqueraient pas à la cour du roi Alfonse... Car j'apprends que nous le verrons s'accorder avec le roi de France, contre qui il pensait devoir prendre les armes. Le prince qui est le chef des Provençaux est écouté et je crois qu'il sera obéi. Car il aime la justice et la paix et il semble qu'il puisse, avec l'aide de Dieu (?), tout arranger facilement.

L'accord de nos deux princes doit plaire au roi anglais, car ils ont confiance en lui, et j'aimerais que lui et le roi d'Aragon, qui s'est fait connaître par sa valeur, fussent présents; car chacun doit faire des vœux pour l'accord de nos deux rois. Le roi Alfonse pourra alors enlever Grenade de force.

Je suis heureux que l'honoré et chevaleresque marquis de Montferrat ait fait au roi un don joyeux; mais auparavant il en a reçu un tel en échange que sa gloire et sa puissance en ont grandi...

Ce sirventés doit avoir été composé au moment de l'entrevue de Bayonne, quand les affaires d'Alfonse X paraissaient prendre définitivement un cours meilleur. Mais l'intérêt du roi Pierre III d'Aragon à voir se réconcilier les rois de France et de Castille était moins grand que ne le supposait Riquier. Les infants étaient devenus pour lui des ôtages (2); il ne tenait nullement à ce que Alfonse fît la paix avec Philippe le Hardi: car il préparait l'expédition de Sicile

(1) Mahn, *Werke der Troubadours*, IV, 50.(2) Schirrmacher, *Geschichte von Spanien*, IV, 588, 592.

et il prévoyait que le roi viendrait au secours de Charles d'Anjou. Ce dernier au contraire avait intérêt à ce que les rois de France et de Castille se réconcilient; car il n'ignorait pas les préparatifs du roi d'Aragon pour reconquérir la Sicile.

\*  
\* \*

Enfin, une dernière composition de Guiraut Riquier en l'honneur de Pierre d'Aragon nous prouve qu'il n'avait pas renoncé à l'espoir de se faire admettre à sa cour. Ce fut sa dernière tentative; elle ne paraît pas avoir eu plus de succès que les précédentes (1282) (1).

CANSON (2) REDONDA ET ENCADENADA DE MOTZ E DE SON, D'EN GUIRAUT RIQUIER, FACHA L'AN MCCLXXXII, EN ABRIL. E'L SOS DE LA SEGONDA COBLA PREN SE E'L MIEG DE LA PRIMEIRA E SEC SE TRO LA FIN, PUEYS TORNA AL COMENSAMENT DE LA PRIMEIRA E FENIS EN LA MIEJA DE LA PRIMEIRA, AISSI QUON ES SENHAT (3). PUEYS TOTA LA CANSOS CANTA SE AISSI: LA PRIMEIRA E LA TERSA E LA QUINTA D'UNA MANEIRA, E LA SEGONDA E LA QUARTA E LA SEXTA D'AUTRA MANEIRA; ET AQUESTA CANSOS ES LA .XX<sup>a</sup> III<sup>a</sup>.

Pus sabers no'm val ni sens  
 Qu'az amor aus ren desdire  
 Que'm fassa voler, parvens  
 M'es qu'aman me deu aucire,  
 5 Tant li suy obediens.  
 Qu'ieu avia malanans  
 Estat d'ans .XX. fis amaire  
 E pueys a'm tengut .V. ans  
 Guerit ses joi del maltraire,  
 10 Eras ai de mal dos tanš.

Eras ai de mal dos tans,  
 Quar amors m'a fag atraire  
 Ad amar tal, que semblans  
 M'es que ja lunhs temps retraire  
 15 Non l'auzarai mos talans,  
 Tant es nobla e plazens  
 Dona, don non es a dire  
 Beutatz, honors ni jovens,  
 Et a bon grat e dous rire  
 20 Ab faitz, ab ditz avinens.

Puisque ni mon talent ni mon intelligence ne me sont d'aucun secours pour refuser à amour d'exécuter ses volontés, je crois qu'il me faudra mourir en suivant amour, tellement je lui suis obéissant. Car j'avais été malheureux, amant parfait pendant vingt ans; puis amour m'a tenu sans joie pendant cinq ans, et m'a sauvé de la souffrance, mais maintenant je suis deux fois plus malheureux.

Je suis deux fois plus malheureux, car amour m'a poussé à aimer une telle dame qu'il me semble que jamais je n'oserai lui exprimer mes désirs, tellement elle est femme noble et belle, dont on ne peut dire ni la beauté, ni la noblesse ni la gaité; elle est aimable avec un doux sourire, et avenante en actes et en paroles.

(1) Les *cansos redondas*, qui existent dans l'ancienne poésie galicienne, ne sont connues, dans la littérature provençale, que par deux exemples de Riquier. Cf. notre étude déjà citée, p. 214 et suivantes.

(2) Texte de Appel, *Provenzalische Chrestomathie* <sup>1</sup>, p. 74 (Mahn, *Werke der Troubadours*, IV, 51).

(3) Dans le manuscrit R, qui donne la musique de cette chanson, il y a une croix après *obediens*.

Ab faitz, ab ditz avinens  
 Tolh a tot home cossire  
 O'l dona sos gays cors gens,  
 Pus que son captenh remire;  
 25 Quar sos belhs aculhimens  
 Es grazitz e benestans  
 Tant que cascus l'es lauzaire,  
 Don sa lauzors es tan grans  
 Qu'ieu sai que'm fai follor faire  
 30 Amors, don no suy clamans.

Amors, don no suy clamans,  
 M'a fag donar et estraire  
 E desirar pros e dans  
 Et esser fermes e camjaire  
 35 E percassar plors e chans  
 Et esser pecx e sabens,  
 Que se no'l puesc contradire.  
 Donc qual esfortz fa, si'm vens  
 E'm fai languir de dezire  
 40 Ses esper d'esser jauzens?

Ses esper d'esser jauzens  
 M'a donat novelh cossire  
 Amors per lieys, qu'es valens  
 Tant qu'en perdos en sospire.  
 45 Mas d'aisso'm conort al mens  
 Que tost m'aucira l'afans,  
 Pus que senhor de bon aire,  
 Ab que belhs sabers m'enans,  
 Non truep, que pro'm tenha gaire;  
 50 Mas m'assajar m'ay est lans.

Mas assajar m'ay est lans <sup>(1)</sup>  
 Ab lo rey, de saber paire,  
 Peyre d'Aragon, qu'ab mans  
 Bos faitz comple son vejaire  
 55 De malvolens e d'amans.

Par ses actes et ses paroles avenantes, par la grâce de son joli corps elle enlève les soucis à tout homme ou les lui inspire, s'il contemple son maintien. On vante son bon accueil, qui lui convient si bien; aussi tout le monde l'en loue, et son renom en est si grand que je sais que cet amour — dont je ne me plains pas — me fait faire des folies.

Cet Amour dont je ne me plains pas m'a fait donner et recevoir, désirer bienfaits et dommages, être ferme et inconstant, chercher pleurs et chants, être ignorant et savant, car je ne puis rien lui refuser. Quel abus il fait de sa puissance, s'il me soumet à sa volonté et me fait languir de désir sans aucun espoir?

Sans aucun espoir de jouissance amour a fait naître en moi un nouveau chagrin à cause de celle dont le mérite est si grand que je soupire en vain. Mais je me console du moins en pensant que la douleur m'aura bientôt tué, puisque je ne trouve aucun seigneur de bonne naissance auprès duquel mon beau talent me fasse valoir et qui me vienne en aide. — Mais je m'en vais essayer —

Mais je m'en vais essayer auprès du roi Pierre d'Aragon, père du savoir, qui accomplit avec maints beaux faits, tous ses désirs, en ce qui concerne ses amis ou ses ennemis (?). Et s'il m'est un bon protecteur, je lui serais bon serviteur (j'ai déjà chanté ses louanges); sinon je m'attristerai de voir que le talent ni l'intelligence ne me servent de rien.

(1) Est-ce là une expression de jeu de dés, correspondant à peu près à l'expression populaire « tenter le coup, essayer le coup? »

E si m'es degutz guirens,  
 Ye'l serai lials servire,  
 E'l suy avutz ben dizens,  
 Si non, cor ay que m'azire,  
 60 Pus sabers no'm val ni sens.

Aissi no cap tornada.

Il est fâcheux que tant de ténacité à chanter la gloire de l'Aragon et de la Catalogne n'ait pas été mieux récompensée. Et il eût été beau de voir les protecteurs de N'At de Mons et de Serveri de Girone, le glorieux Conqueridor et son fils, prendre sous leur protection le poète à qui l'on doit la plus jolie composition qu'un troubadour ait écrite en l'honneur de la Catalogne et des Catalans.

Riquier passa en France la dernière partie de sa vie (1280-1292). On le trouve, pendant cette période, auprès du comte d'Astarac et surtout auprès du comte de Rodez, Henri II, à la cour duquel il avait sans doute déjà séjourné avant son départ pour l'Espagne. Il mourut vers 1292: nous avons de lui une dernière poésie datée de cette année-là. Elle est d'une mélancolie et d'une sincérité touchantes. Il y parle avec quelque fierté de son talent poétique, mais il reconnaît la cause profonde de son insuccès:

Mas trop suy vengutz als derriers.

«Je suis venus trop tard», aurait-il pu dire comme Musset, dans un monde déjà trop vieux.

#### NOTES ADDITIONNELLES

##### I

On lit dans la *Faula del Rossinyol* de Serveri de Girone les vers suivants (je reproduis le texte du Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Madrid, d'après la copie qu'a bien voulu m'envoyer M. Massó Torrents, auquel j'adresse mes bien sincères remerciements):

E dits ho En Guirauts  
 Us trobayres asaut  
 En un vers qu'es bos cans:  
 «Durs es l'afars e laigs  
 »E mal estens (malestars?) don hom  
 »Rey a mal cascun jorn.»

M. Llabrés, éditeur du *Cançoner dels Comtes d'Urgell*, attribue dans sa table ces vers à Guiraut Riquier. J'ai eu la patience de les rechercher dans l'œuvre du troubadour narbonnais et je ne les ai pas retrouvés. S'ils étaient vraiment de Guiraut Riquier, le cas ne manquerait pas d'intérêt; car cette citation nous

permettrait de connaître quels furent les sentiments de Serveri de Girone pour le dernier troubadour provençal, qui a certainement connu son confrère catalan, mais ne l'a jamais cité.

## II

Voici enfin toute une série d'allusions aux Catalans que nous avons relevées chez les troubadours.

Lo ters cartier auran li valen Castelan  
E vengan l'azorar Gascon e Catalan  
Et Aragones.....

Peire Bremon Ricas Novas, Raynouard, *Choix*, IV, 71.

Une autre allusion à la *Cataloigna* se rencontre chez le même troubadour, dans la pièce *Un vers voil comensar* qui ne se trouve que dans un manuscrit (H).

Voici d'autres allusions dans Bertran de Born.

Aragones fan gran dol  
Catalan e silh d'Urgelh,  
Quar non an qui los capdelh  
Mas un senhor flac e gran.

Bertran de Born (*Greu m'es deisendre carcoi*).  
Raynouard, *Choix*, IV, 166.

Ara m digatz, Catalan escamus,  
On es lo pretz que soliatz aver?  
Qu'aunit viurets tro guerra vos escus  
Ves lo rei que us soli'onrat tener;  
Lui mal plangetz e de ren no 'l venjatz,  
E qui l'a mort, si dorm a vostre latz.  
Qui fo ni es? cel que ben so recort,  
Ades pot meillz blasmar vostre comport.

Aragones, no us fassatz plus iratz  
Tro i diga mais, mas tant vuoill que sapchatz:  
Tan etz faillitz el rei et en sa mort,  
Laig razonar fai en cort vostre tort.

Bertran de Born (*A tornar m'er enquer al premier us*).  
Edition Stimming (1ère édition), n° 6, p. 136.

La pièce n'est pas de Bertran de Born, mort au moins avant 1215. Elle a été composée en 1216; c'est un violent sirventés contre Simon de Montfort et les Français.

Bertran de Born, dans un sirventés adressé au comte de Toulouse, Raymond V, s'écrie:

E Catala e ·lh d'Arago  
Tombaran soven e menut,  
Que ja no ·ls sostenran arso,  
Tan grans colps i ferrem nos drutz.

(*Lo coms m'a mandat*). Ed. Thomas. I.

Le comte de Toulouse disputait alors la Provence au roi d'Aragon Alfonso II.

Contre ce même roi Alfonso II est dirigé un autre sirventés *Quan vei pels vergiers desplejar* (Ed. Thomas, XII). Il y est fait allusion aux Catalans et aux seigneurs de Lara (V. 57-58).

Peire Vidal fait allusion aux *Catalan et Aragones*, éd. Bartsch, 25, 33 et à la *Catalonha* (éd. Bartsch, 45, 33). Le roi Pierre est cité (éd. Bartsch, 46, 44), mais cette pièce ne paraît pas être de Peire Vidal.

Autre allusion dans Raimon de Miraval (*Baiona, per sirventes*) Mahn, *Gedichte*, n° 541, str. 2.

Car sai passes Barsalones,  
Entre ·ls Catalas joyos,  
Serdanha ni Girones,  
Say que vengues a rescos...

Dans un sirventés adressé au vicomte de Cardona, le troubadour Bertran de Rovenac (milieu du XIII<sup>e</sup> siècle) qui fut un des derniers fidèles du roi d'Aragon dans le Midi, reproche aux Catalans d'avoir supporté que l'«*Enfant d'Arago*» ait mis à mort «son baro Raymon Guillem».

Allusion à las *donas avinens* de Catalogne dans les vers suivants de Pons de la Gardia (*Totztemps de tota fazenda*) Mahn, *Gedichte*, 1026.

Q'anc hom no las vi melhors  
Catelanas ni gensors.

Quand Philippe le Hardi préparait son expédition de 1285 contre l'Aragon le troubadour Bernard d'Auriac, de Béziers, écrivit un sirventés dans lequel il est dit:

Qu'eras sabran Aragones  
Qui son Frances;  
E ·ls Catalas estregz cortes  
Veyran las flors, flors d'onrada semensa,  
Et auziran dire per Arago  
Oil et Nennil en luec d'Oc e de No.

(Raynouard, *Choix*, IV, 241).

Autres allusions: Giraut de Bornelh, *Tot soavet e del pas*, Str. I.

Dans une pièce du Moine de Montaudon (*L'autre jorn m'en pugiey al cel*, Raynouard, *Choix*, IV, 373), Saint Julien, qui est le patron de l'hospitalité, énumère les pays où on lui rend encore hommage:

En Cataluenha ay tot mos ces  
Ei suy amatz.

Il est question des *Catalanes* dans une pièce anonyme *L'autrier fui accaleon*, dans Raimbaud d'Orange, *Parliers chan* et dans l'*Ensenhamen* d'Amanieu des Escas: *En aquel mes*.

Dans une tenson de Peire et de Guilhem, qui a pour sujet les troubles survenus à Montpellier vers 1276, il est dit que les bourgeois de Montpellier, divisés en deux factions, appelleront les Catalans et les Français.

Franses faren et Catalans venir

(P. Meyer, *Les derniers troubadours de la Provence*, p. 52).

Relevons enfin encore une allusion à la Catalogne dans l'énergique sirventés que Tomier et Palaizi composèrent contre les Français au moment de la croisade de Simon de Monfort:

Els Arragones  
Ai perdut ma poigna  
E mon sirventes,  
Et en Cataloigna;  
E 'l reis que jov'es  
No 'i troba qui 'l poigna (1).

(Appel, *Prov. Chrest.* 3<sup>e</sup> édition).

(1) Appel donne pour ces deux derniers vers le texte suivant: *e'l reis q'es joves — No'l troba qui'l poinha.*